

QUELQUES  
SCÈNES IMPROMPTU,

ou

LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,

PROLOGUE

POUR L'OUVERTURE DU THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON,  
SOUS LA DIRECTION DE M. PICARD,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre royal de  
l'Odéon, le 1<sup>er</sup> janvier 1816.

---

---

## AVERTISSEMENT.

---

CET opuscule a été entrepris par le seul motif de faire plaisir à mon ami M. Picard, qui m'avait demandé, pour le théâtre de l'Odéon, une petite pièce d'ouverture.

Il y avait à faire les annonces, les promesses et les complimens d'usage ; il fallait amener une scène de valet, une scène de jeune personne, et une scène de soubrette pour trois acteurs nouveaux qu'on voulait faire remarquer. Le cadre était à mon choix.

Cette fois, j'employai les vers *libres* comme une manière d'écrire plus ornée que la prose, mais plus expéditive et moins difficile que les vers d'un rythme uniforme. J'étais pressé par le tems, car la pièce me fut demandée le 4 décembre ; elle devait être représentée, et elle le fut en effet, le 1<sup>er</sup> janvier suivant ; encore n'y consacrais-je que des heures de loisir.

Le public daigna faire un aimable accueil à ce compliment de bonne année, qui eut une douzaine de représentations.

---

## PERSONNAGES.

**LE DIRECTEUR DU THÉÂTRE.**

**DERCOUR**, ancien comédien.

**UN VALET.**

**UNE JEUNE PERSONNE.**

**UNE SOUBRETTE.**

**M. ARMAND.**

**M. CLOZEL.**

**Mademoiselle DÉLIA.**

**TOUS LES ACTEURS ET ACTRICES DU THÉÂTRE  
ROYAL DE L'ODÉON.**

**La scène est sur le théâtre.**

QUELQUES  
SCÈNES IMPROMPTU,

ou

LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,  
PROLOGUE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR seul.

Au théâtre je viens passer ma matinée ,  
Et c'est pour m'y réfugier ,  
Pour échapper à la foule acharnée  
Des souhailleurs de bonne année.  
Que c'est un cruel jour que le premier janvier !  
C'est qu'il est ruineux!... en cadeaux , en étrennes ,  
En bonbons dont il faut avoir les poches pleines ,  
Cela ne finit pas!... On vous fait essayer  
Un tas de complimens et de paroles vaines.  
Tel vous serre la main , et vous jure amitié ,  
Par qui l'instant d'après vous êtes oublié.  
J'ai grand besoin pourtant qu'à moi l'on s'intéresse ,  
Qu'on prenne un peu de part à mon fâcheux état ;  
J'ai pris un lourd fardeau ; vraiment , je le confesse :

366    QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

Directeur de théâtre !... oh ! quelle hardiesse !  
Je connais le métier ; il est pénible , ingrat !  
Ah ! que je voudrais être à la fin de décembre ,  
Ou même à l'an prochain , en octobre ou novembre ,  
Pour savoir quel sera le succès qui m'attend !  
S'il suffisait du zèle et du travail constant !..  
Le public à nos vœux daignera-t-il sourire ?  
Oui ; nous l'aurons pour nous : tout me le garantit.

Je suppose qu'il m'entendît ;

Voici ce que j'aurais , ce me semble , à lui dire :

Protégez nos efforts ; vos bienveillans regards  
Font naître les talens , encouragent les arts ;

A nos succès , qui de vous vont dépendre ,

Vous-même êtes intéressés :

A vous bien divertir nous serons empressés ;

Soyez-le , chaque jour , à venir nous entendre.

Des Grandval , des Molé , des Préville , autrefois

Le faubourg Saint-Germain connaissait bien la voix.

Thalie , aujourd'hui , recommence

En ces lieux un destin nouveau ;

Elle revient à son berceau ;

Protégez sa seconde enfance.

## SCÈNE II.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

DERCOUR, en entrant, à la cantonade.

Laissez-donc. De me voir il sera bien content.

SCÈNE II.

367

LE DIRECTEUR, le voyant entrer.

Allons, on ne peut pas être libre un instant.  
Quand je me fâcherais, c'est une chose faite.

DERCOUR.

Mon ami, je vous la souhaite.

(Il l'embrasse.)

On m'a bien dit chez vous que vous étiez sorti;  
Mais je me suis douté que vous seriez ici,  
Et je vous trouve... Allons, encore une embrassade.

(Il l'embrasse encore.)

LE DIRECTEUR.

Monsieur, assurément...

(A part.)

Quel contre-tems maussade!

DERCOUR.

Eh bien! mon cher ami, comment nous portons-nous?

LE DIRECTEUR.

Eh bien! mon cher ami, comment vous nommez-vous?

DERCOUR.

Vous ne remettez pas un ancien camarade?...  
Dercour?

LE DIRECTEUR.

C'est vous? Eh! oui, je me souviens, je croi...

C'est de long-tems.

DERCOUR.

Depuis vingt ans, ma foi!

Nous ne nous sommes vus; mais, dans notre jeune âge,  
Nous étions bons amis...

368    QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

LE DIRECTEUR.

Il est vrai.

DERCOUR.

Tous les deux,  
Nous aimions le théâtre... Oh! j'en avais la rage!...  
Devant des spectateurs complaisans, peu nombreux,  
En costume modeste, en fort mince équipage,  
Nous jouions le tragique en un troisième étage.

LE DIRECTEUR.

Vraiment oui! nous avions des talens merveilleux.

DERCOUR.

Nous n'étions pas mauvais.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi, je vous prie,  
N'avez-vous pas depuis joué la comédie?

DERCOUR.

Qui, c'est le parti que j'ai pris :  
A cet art, que j'aimais, j'ai consacré ma vie.  
Je n'ai jamais voulu débiter à Paris.  
Ma réputation n'est pas moins établie.  
J'ai couru la province, et même l'étranger ;  
Trois ans en Allemagne, et dix ans en Russie.  
Mais je suis de retour pour ne plus voyager ;  
Car j'aime mon pays, et souvent je m'écrie :  
« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie. »

LE DIRECTEUR.

Vous savez vos auteurs.

DERCOUR.

Ah! parbleu!

LE DIRECTEUR.

J'entrevois,

Mon cher Dercour, je le parie,  
 Quel sujet aujourd'hui t'amène près de moi.  
 Je reprends l'ancien style.

DERCOUR.

Eh bien! oui, disons: *Toi*,  
 Comme dans les beaux jours que ce ton nous rappelle.  
 Ta franchise me charme, et j'en suis tout ému.

LE DIRECTEUR.

Eh! mon ami, la chose est toute naturelle.  
 Jusqu'à moi ton renom était déjà venu;  
 Tes talens se sont fait connaître.  
 Aujourd'hui que désires-tu?  
 Avec nous tu voudrais te rengager peut-être?

DERCOUR.

Avec toi? Non, vraiment, et tu te trompes fort.

LE DIRECTEUR.

Que veux-tu dire?

DERCOUR.

Non; je sais que j'aurais tort.  
 Je viens te voir, mon cher, par amitié, par zèle,  
 Et rien de personnel à cela ne se mêle.

LE DIRECTEUR.

Je te suis obligé.

II.

24

370 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

DERCOUR.

Je viens pour t'avertir.

Ta situation , mon ami , me désole ;  
Car je vois que tu fais une entreprise folle ,  
Et que tu n'y peux réussir.

S'il en est encor tems , retire ta parole ;  
Dégage-toi bien vite , et laisse tout cela.  
Je te parle en ami qui s'y connaît...

LE DIRECTEUR.

Holà !

Tu prends bien ton moment... Quelle est donc cette rage  
De venir , sans savoir , ainsi mal augurer ?....  
Au reste , bien des gens m'ont tenu ce langage.  
On me tourmente , on cherche à me désespérer ,  
Quand j'aurais besoin de courage.

DERCOUR.

Du calme , mon ami , du sang-froid ; mais convien  
Seulement , avec moi , que tu n'as rien , mais rien  
Qui ne soit contre toi ; la chose est trop certaine ,  
Et vraiment cela me fait peine.

LE DIRECTEUR.

Je veux te convertir.

DERCOUR.

Toi ! mais par quel moyen ?

LE DIRECTEUR.

Je n'ai rien ? Ce n'est rien d'abord que cette salle  
Où , d'une façon libérale ,  
Un corps illustre dans l'Etat

Permet qu'aujourd'hui je m'installe.  
 Sa générosité ne fait point un ingrat.  
 Animés d'une ardeur égale ,  
 Mes camarades vont répondre à sès bienfaits ,  
 Et nous acquitterons le loyer en succès.

DERCOUR.

C'est fort bien fait de reconnaître...  
 Mais la salle pour vous est trop grande...

LE DIRECTEUR.

Oui , peut-être ,  
 Peut-être aussi trop belle ; et nos faibles talens  
 Avec désavantage y pourront bien paraître ;  
 Comme un tableau, qui n'est pas d'un bon maître ,  
 Redoute avec raison les cadres trop brillans.  
 Mais le travail amène enfin la réussite.  
 Cette salle est trop grande à présent ; par la suite ,  
 Pour des spectateurs bienveillans ,  
 Si chez nous , chaque soir , le plaisir les invite ,  
 Nous pourrons , que sait-on ? la rendre trop petite.  
 Nous l'espérons du moins.

DERCOUR.

Eh ! mais , mon pauvre ami ,  
 Cette salle si belle est dans ce quartier-ci...  
 Le faubourg Saint-Germain...

LE DIRECTEUR.

Voilà ce qu'on répète !  
 Et cette objection m'a vingt fois été faite.  
 Le faubourg Saint-Germain est-il donc un désert ?

372    QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

N'est-ce pas une ville entière ?  
Une très-grande ville ? Et ce spectacle offert  
Dans ce même quartier où commença Molière ;  
Par tous ses habitans sera-t-il rebuté ?

Sur cette rive de la Seine  
Ce spectacle est le seul : nous avons pour domaine  
La plus belle moitié de la grande cité.

DERCOUR.

Oh! la plus belle!

LE DIRECTEUR.

Et la plus favorable  
Pour notre art. Songe un peu comment est habité  
Ce faubourg qui pour nous te paraît redoutable.  
De l'étude et des arts c'est l'asile honorable ;  
J'y trouve l'Institut et l'Université,  
Et plus d'une école fameuse  
Où court une jeunesse ardente et studieuse.  
C'est ici le Pays Latin;  
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

DERCOUR.

Oh! je suis du quartier ; je demeure à la porte...

LE DIRECTEUR.

A des spectateurs de la sorte  
Nous désirons d'offrir nos modestes essais.  
Nous trouverons chez eux un goût sévère et sage,  
Et l'indulgence aussi, qui double le courage ;  
L'amour de la gaité, ce besoin des Français.  
Nous tâcherons de faire rire...

DERCOUR.

Ah ! c'est où je t'attends. Permetts-moi de te dire  
Que tu n'as pas encor de pièces ni d'auteurs.

LE DIRECTEUR.

Oh ! tiens , pour des auteurs , ne te mets pas en peine :  
L'espèce en est commune , et la ville en est pleine ;  
Et , sans aller bien loin...

DERCOUR.

De plus , en fait d'acteurs ,  
Il te manque...

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon Dieu ! quelle rage est la tienne !  
Dis bien ce qui me manque !... Eh ! parbleu , je le sai :  
Mais , toi , tu ne sais pas , mon ami , ce que j'ai.

DERCOUR.

Oh ! si fait. Le théâtre est dans mon voisinage ,  
Et j'y suis venu quelquefois...  
J'estime les talens , et plusieurs que je vois  
Dans ta société , méritent mon suffrage :  
Mais il faudrait encore...

LE DIRECTEUR.

Il faudrait !... il faudrait !  
Nous aurons ce qu'il faut. Tu seras satisfait ,  
Si tu n'es pas trop difficile.

(A part.)

Mon pauvre ami Dercour veut faire l'homme habile ;  
Mais je veux lui prouver... Bon ! excellent moyen !  
Armand vient à propos...

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ARMAND.

M. ARMAND.

En ce beau jour, je vien  
Pour vous la souhaiter...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

C'est bon, François.

M. ARMAND.

Qu'entends-je ?

LE DIRECTEUR.

Oui, François, écoute-moi bien,  
Et ne va pas prendre le change.

(A Dercour.)

Tu permets, mon ami ? J'ai quelque ordre à donner  
A notre garçon de théâtre.

DERCOUR.

Oh! je ne veux pas te gêner.

LE DIRECTEUR, à voix basse à M. Armand.

Mon cher Armand, cet homme est un opiniâtre  
Prévenu contre nous, prophétisant malheur,  
Et qu'il faut corriger.

M. ARMAND, de même.

Eh bien ! cher Directeur,  
Quel ordre pour cela prétends-tu que je suive ?

LE DIRECTEUR.

Je veux lui faire voir nos trois acteurs nouveaux,

Sans qu'il s'en doute... Ainsi que chacun d'eux arrive  
Sous un nom emprunté ; cherchez quelque à propos ;  
Mettez en mouvement votre imaginative.

M. ARMAND.

Des scènes impromptu ! Ce ne sont pas des sots ;  
Cela va s'arranger.

LE DIRECTEUR.

Ecoute , encor deux mots.

( Il lui parle à l'oreille , et l'on entend seulement : )

Il s'appelle Dercour.

M. ARMAND.

Il suffit ; je m'esquive.

DERCOUR.

Ce garçon de théâtre a la mine naïve.

M. ARMAND , revenant sur ses pas.

Monsieur parle de moi.

DERCOUR.

Je l'ai vu quelque part.

M. ARMAND.

Moi , je connais Monsieur.

DERCOUR.

Comment ?.. Par quel hasard ?

M. ARMAND.

Au Luxembourg Monsieur va souvent se distraire.

DERCOUR.

Oh ! oui.

M. ARMAND.

Ma femme y tient cabinet littéraire  
En plein vent.

376 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

LE DIRECTEUR.

Allons donc ; t'en iras-tu , bavard ?

M. ARMAND.

Eh ! ne vous fâchez pas , Monsieur. Pardine ! on cause.

LE DIRECTEUR.

Oui ; mais dans ce moment tu dois faire autre chose.

Va donc , François.

M. ARMAND.

Je vais... Adieu, monsieur Dercour.

SCÈNE IV.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Comment sait-il mon nom ?

LE DIRECTEUR.

Il l'aura , je suppose ,

Entendu dire au Luxembourg.

DERCOUR.

Pour revenir à notre thèse ,

Je te vois , mon ami , coiffé de ton projet.

Je suis enchanté qu'il te plaise ;

Mais tu ne m'as rien dit de l'article : intérêt,

Tu parles de beaux arts et de littérature ,

De gloire , de succès ; tout cela ne promet

Rien de solide , et chacun sait

Qu'il faut pour exister une autre nourriture.

Hélas ! c'est un fait affligeant ,

SCÈNE IV.

377

Mais aussi c'est un fait notoire ;  
Que le quartier des arts et de la gloire  
N'est jamais , mon ami , le quartier de l'argent.

LE DIRECTEUR.

Tout cela vient ensemble ; et , sans m'en faire accroire...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, s'adressant à Dercour.

Monsieur le directeur de l'Odéon ?

LE DIRECTEUR.

C'est moi.

LE VALET.

Je vous fais bien ma révérence ;  
Fort enchanté de faire avec vous connaissance.

LE DIRECTEUR.

Puis-je vous demander pourquoi  
Vous venez me trouver ?

LE VALET.

Quand janvier recommence ,  
De sa loge chacun renouvelle le bail ,  
Ou tel qui n'en a point s'abonne :  
Chez mon maître je suis chargé de ce détail.  
Je sers un magistrat , respectable personne ;  
Son hôtel est dans ce faubourg ;  
Il m'a dit , ce matin : Dubourg ,  
Vous passerez , dans la journée ,

378 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

Au théâtre de l'Odéon

( Car de Monsieur je suis le factoton );

Vous saurez ce qu'on paie une loge à l'année ;  
Je veux à mes enfans faire ce cadeau-là.

En conséquence me voilà ,  
Et l'affaire en deux mots peut être terminée.

LE DIRECTEUR, à Dercour.

Tu vois que l'argent vient,

DERCOUR.

Allons, tant mieux.

LE DIRECTEUR, au Valet.

Monsieur,

Ce digne magistrat nous fait bien de l'honneur.

Le prix, que chacun peut connaître,  
Est de deux mille francs.

LE VALET.

C'est le prix pour mon maître ;  
Mais, à présent, pour moi. Là... parlez net...

LE DIRECTEUR.

Comment ?

LE VALET.

A la tête d'une entreprise,  
Vous devez bien savoir, sans que je vous le dise,  
Comme on entre en arrangement.  
Ne me ferez-vous pas la petite remise,  
Pour mon compte ?

LE DIRECTEUR.

Eh ! mais, non, vraiment.

LE VALET.

Combien me donnez-vous ? cinq cents francs ? au moins quatre ?  
Pour mon droit de commission ?

LE DIRECTEUR.

Sur la somme fixée il n'est rien à rabattre.

LE VALET.

Cela se fait pourtant. Si votre intention  
Est de ne rien ôter pour moi de cette somme,  
Augmentons pour mon maître. Hein ? n'est-ce pas, brave homme ?  
Monsieur paiera fort bien sa loge mille écus :  
C'est mille francs pour moi. Répondez là-dessus ;  
Car il faut bien que j'aie un petit bénéfice.

DERCOUR, à part.

Il ne se gêne pas ; c'est un grand impudent.

LE VALET.

Oh ! si jamais un jour je deviens intendant,  
Je pourrai faire mieux. Je ne suis qu'un novice.  
J'espère moissonner ; je glane en attendant.

LE DIRECTEUR.

Je ne saurais, Monsieur, vous rendre ce service.

LE VALET.

Vous êtes bien de l'ancien tems.  
J'ajoute encor deux mots ; mais ils sont importants.  
Oui, je veux vous donner un conseil salulaire.  
Des pièces de théâtre ôtez-moi, pour bien faire,  
Ces valets scandaleux, ces Crispins, ces Frontins,  
Tous fort mauvais sujets, ivrognes, libertins,  
Très-malhonnetes gens... Ces coquins-là font rire!...

380 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

La morale, Monsieur, doit les faire proscrire ;  
La morale !... Ah !.. le cœur !.. ah !.. c'est là ce qu'il faut ;  
Le rire en comédie est un très-grand défaut.  
Prenez-moi le bon ton, soit en vers, soit en prose ;  
Donnez-nous des valets musqués, couleur de rose,  
Froids et spirituels, pleins de petits bons mots  
Qui ne fassent point rire... Ah ! voilà mes héros !  
Jamais, en les voyant paraître sur la scène,  
Monsieur ne peut songer un instant à Dubourg ;  
Mais, s'il voit des fripons, je craindrais quelque jour,  
Malgré ma probité constante et bien certaine,  
Qu'en rentrant du spectacle il ne vînt à penser  
Que Dubourg est Frontin, et qu'il faut le chasser.  
Ma place est lucrative, et me plaît ; je la garde.

LE DIRECTEUR.

Vous la remplissez bien : ainsi nous prendrons garde...

LE VALET.

De plus, vous n'allez pas, Monsieur, me refuser  
Des billets de spectacle?...

LE DIRECTEUR.

Oh ! cela!...

LE VALET.

Pour ma fille,  
Pour ma femme et sa sœur. Nous viendrons en famille.  
J'ose librement en user.

LE DIRECTEUR.

Vous faites bien : voici pour ce soir une loge  
Du cintre...

## SCÈNE V.

381

LE VALET.

Je vais faire en tous lieux votre éloge.  
Et puis j'ai des amis... je vous les enverrai...  
Ou plutôt avec moi je les amènerai...  
Vous me donnerez bien des billets de parterre ,  
N'est-ce pas ?...

LE DIRECTEUR.

Quelquefois.

LE VALET.

Tenez, il faut cela.

Aux auteurs, aux acteurs on fait souvent la guerre :  
Il faut les soutenir. Ces petits moyens-là  
Ne laissent pas d'aider... ne font mal à personne.  
Mais je vais au bureau... car c'est là qu'on s'abonne.  
J'ai dû vous voir d'abord.

LE DIRECTEUR.

Vous m'avez fait plaisir.

LE VALET.

Puisse votre entreprise aussi bien réussir  
Que mon cœur le souhaite ! Oui, j'aurais grande envie  
D'entendre incessamment le public applaudir !  
Souvenez-vous de moi... Dubourg, pour vous servir,  
Qui s'intéresse à vous, et qui vous remercie.

( Il sort. )

## SCÈNE VI.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Il est, plus qu'il ne croit, valet de comédie...

382 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

LE DIRECTEUR.

Je crois qu'il en jouerait les rôles au besoin.

DERCOUR.

Oui ; ma foi , s'il voulait...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UNE JEUNE PERSONNE.

LA JEUNE PERSONNE entre en regardant de tous côtés , et dit à part :

Il est peut-être loin!...

DERCOUR , au Directeur.

Regarde donc ; quelle est cette jeune personne ?

LE DIRECTEUR , à part.

Bon ! c'est ce que j'attends.

(A Dercour.)

Je ne sais... je soupçonne...

LA JEUNE PERSONNE.

Je cherche ici quelqu'un.

DERCOUR.

Qui donc ?

LA JEUNE PERSONNE.

Ce n'est pas vous ,

Soyez-en sûr.

LE DIRECTEUR.

C'est moi peut-être ?

LA JEUNE PERSONNE.

Ni vous non plus. Sans doute il n'a pas été maître  
De venir me trouver...

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est un rendez-vous!...

LA JEUNE PERSONNE.

Eh! mais, vous pouvez le connaître;

C'est mon petit cousin.

LE DIRECTEUR.

J'entends.

(A Dercour.)

Dans nos foyers je crois que je l'ai déjà vue :

Sa visite regarde un de nos jeunes gens.

DERCOUR.

Elle paraît bien ingénue ;

Elle est bien, mon ami, mais très-bien.

LE DIRECTEUR.

Trouves-tu?

(A la Jeune Personne.)

Votre petit cousin n'est pas encor venu ;

Il ne saurait tarder, à ce que j'imagine.

Si vous voulez l'attendre...

LA JEUNE PERSONNE.

Il le faut bien, hélas !

Mais je vous avouerai que cela me chagrine.

DERCOUR.

Le cousin a grand tort, je ne le cache pas,

De faire attendre ainsi son aimable cousine.

LA JEUNE PERSONNE.

Monsieur n'est-il pas un auteur ?

LE DIRECTEUR.

C'est un homme d'esprit.

384 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

LA JEUNE PERSONNE.

On le voit à sa mine.

DERCOUR. ,

Oui, si cela vous plaît, mon enfant, de bon cœur,  
Je suis auteur... Voyons ce qu'elle veut nous dire.

LA JEUNE PERSONNE.

Ah ! je crains de vous faire rire ;  
Mais j'aurais une idée à vous communiquer.

DERCOUR.

Eh bien ! voyons donc cette idée.  
Elle sera fort bonne ; il faut nous l'expliquer.

LA JEUNE PERSONNE.

Par la nature seule, hélas ! je suis guidée.  
Moi, je n'ai point d'esprit ; j'en conviens franchement.

DERCOUR.

C'est avoir trop de modestie ;  
Et votre physionomie  
Dit le contraire, et vous dément.

LA JEUNE PERSONNE.

Pour la première comédie  
Que vous ferez, je veux, si vous le permettez,  
Vous donner une scène attachante... Ecoutez.

DERCOUR.

Je vous promets d'en faire usage,  
Si je donne jamais au théâtre un ouvrage.

(Au Directeur.)

Elle me divertit.

LE DIRECTEUR.

Je le vois, cher Dercour.

DERCOUR.

Oui, vous m'intéressez on ne peut davantage.

LA JEUNE PERSONNE.

Ce serait une scène... une scène... d'amour.

J'aimerais au théâtre à la voir reproduire.

En la jouant moi-même, l'autre jour,  
Elle me plut beaucoup...

DERCOUR.

Eh bien! daignez m'instruire;

Nous pourrons l'ajuster au théâtre.

LA JEUNE PERSONNE.

Oh! vraiment,

Ce n'est rien dans le fond... Mais je la crois touchante,

Et naturelle assurément;

Car, entre mon cousin et moi, dernièrement,

Cette scène, le soir, se passa chez ma tante.

Nous étions tous deux seuls : assis à mon côté,

Il me lisait des vers charmans, en vérité!

Je l'écoutais de toutes mes oreilles.

Ils étaient de Parny, ces vers délicieux,

Si pleins de sentiment! si doux! si gracieux!

J'avais tant de plaisir! c'est qu'il lit à merveilles!

Chaque mot de sa bouche allait jusqu'à mon cœur.

Tout-à-coup, au milieu d'un passage bien tendre,

Je ne sais pas pourquoi, la voix manque au lecteur;

386    QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

De verser quelques pleurs il ne peut se défendre :  
Il me parlait des yeux ; les miens lui répondaient ;  
Doucement dans ses mains mes mains furent pressées ,  
Et nous sentions tous deux que nos cœurs s'entendaient.  
Nous restâmes long-tems livrés à nos pensées ,  
Et nous taisant toujours... Quel silence rendrait  
    Tout ce qu'un tel silence exprime !

DERCOUR.

En amour , à ce qu'il paraît ,  
Vous préférez la pantomime.

LA JEUNE PERSONNE.

J'aime la vérité : faut-il qu'aux amoureux  
Qu'on produit sur la scène , on ait pris pour système  
De prêter un jargon ou fade ou précieux ?  
Ah ! si jamais , au lieu de son désordre extrême ,  
Au lieu de ses regards que j'ai bien entendus ,  
Mon cousin dit , comme eux , galamment : Je vous aime ,  
    Je penserai qu'il ne m'aimera plus.

DERCOUR.

Ah ! sa naïveté m'enchanté.  
Il est heureux , votre petit cousin !  
Mais nous conterez-vous la fin  
De cette scène si touchante ?

LA JEUNE PERSONNE.

Oh ! la voici : c'est que ma tante  
Rentra , ne s'aperçut de rien ,  
Et nous reprîmes l'entretien  
Sur une chose indifférente.

## SCÈNE VII.

387

LE DIRECTEUR.

Ma belle enfant, c'est fort bien ;  
Mais , pour moi , je vous conseille  
De ne pas jouer souvent  
Avec votre cousin une scène pareille ;  
Car j'en craindrais un peu pour vous le dénouement.  
Au reste , vous l'avez racontée à merveille...

LA JEUNE PERSONNE, tournant la tête vers la coulisse.

Ah ! c'est lui que je vois. Recevez mes adieux ,  
Et tous deux n'allez pas trahir ma confiance ;  
Pour obtenir de vous un peu de bienveillance ,  
Messieurs , croyez sur-tout que j'ai fait de mon mieux.

( Elle sort. )

## SCÈNE VIII.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

L'aimable enfant ! quel ton , et quel air d'innocence !  
Tu devrais l'enrôler dans ta société :  
Elle jouerait fort bien une ingénuité.  
En parlant du cousin , comme elle était émue !

LE DIRECTEUR.

Oui ; mais , si cela continue ,  
La pauvre enfant , en vérité ,  
N'a pas long-tems encore à rester ingénue.

SCÈNE IX.

DERCOUR, LE DIRECTEUR,  
UNE SOUBRETTE.

LA SOUBRETTE.

C'est à monsieur Dercour que je voudrais parler.

DERCOUR.

Ah ! quelle est celle-ci ?

LE DIRECTEUR.

Je ne sais.

( A part. )

Bien : c'est elle.

DERCOUR.

C'est moi qui suis Dercour : que veut Mademoiselle ?

LA SOUBRETTE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... Je dois un peu trembler :

La chose est assez naturelle ;

Car, lorsqu'on vient se présenter,

On craint... Chez vous d'abord j'ai pris soin de monter.

J'ai voulu commencer par parler à madame.

DERCOUR.

Eh bien ! que vous a dit ma femme ?

LA SOUBRETTE.

Elle était hors de la maison,

Et je ne l'ai pas vue. Il lui manque, dit-on,

Une femme de chambre ; et si, pour cette place

Je pouvais convenir...

SCÈNE IX.

389

DERCOUR.

Ah ! ah ! j'entends... Mais, non ;  
Ma femme n'a besoin de personne... Qui donc  
Vous a fait cette histoire ?

LE DIRECTEUR.

On bavarde, on tracasse ;  
Quelques gazettes du quartier...

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Si cela ne doit pas encor se publier,  
Je suis on ne peut plus discrète ;  
Monsieur peut à moi se fier.

DERCOUR.

Eh ! non ; il n'en est rien, et je vous le répète.

LA SOUBRETTE.

Regardez-moi, Monsieur ; et si je vous convien  
Pour la figure et le maintien....

DERCOUR.

Vous êtes jolie et bien faite ;  
Mais vous ne seriez pas ce qu'il faudrait chez moi.

LA SOUBRETTE.

Pourquoi cela, Monsieur ?

DERCOUR.

Pourquoi ?

Je connais un peu mon épouse ;  
Elle ne prend jamais, pour elle et ses enfans,  
Une femme qui n'ait par-delà quarante ans.

390 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

LE DIRECTEUR.

Oui !... madame Dercour est donc un peu jalouse,  
Et toi, galant parfois ?...

DERCOUR.

Eh ! mais, par-ci par-là :  
On n'a pas renoncé tout-à-fait à cela.  
Or, pour plaire à ma femme, il faudrait me déplaire.  
Eh ! mais... attendez donc : oui, depuis quelque tems,  
De la bonne de ses enfans  
Je crois qu'elle veut se défaire,  
Et qu'elle en cherche une autre... Elle m'en a parlé.

LA SOUBRETTE.

Eh bien ! Monsieur, voilà justement mon affaire.

DERCOUR.

Qui ? vous ? avec cet air élégant, éveillé,  
Gouvernante d'enfans ?... Rien que votre parure...

LA SOUBRETTE.

Je suis ce qu'il vous faut, Monsieur, je vous assure.  
Vos demoiselles sont grandes ?

DERCOUR.

Douze à quinze ans.

LA SOUBRETTE.

Ce ne sont plus là des enfans.  
On m'a dit qu'elles sont belles comme des anges,  
Et qu'elles vous ressemblent fort.

DERCOUR.

On le dit pour me plaire, et j'en tombe d'accord.

LA SOUBRETTE.

Je suis loin de vouloir me donner des louanges :  
 Mais , quand on a reçu de l'éducation ,  
 Et qu'on possède un fonds d'instruction ,  
 On peut se présenter avec quelque avantage.

DERCOUR.

Vous sauriez les former aux détails du ménage ?

LA SOUBRETTE.

Assurément, Monsieur, à chanter, à danser,  
 A broder quelquefois, à parler sans penser,  
 A se donner des airs de langueur, de folie,  
 Pour faire voir qu'on est jolie.  
 Je puis aussi leur enseigner  
 A débiter des vers et de la comédie,  
 Ce qui n'est point à dédaigner ;  
 Quelque peu de dessin, et même de musique ;  
 A causer joliment modes et politique,  
 A se montrer partout, à paraître, à briller,  
 A dépenser beaucoup, à médire, à railler :  
 N'est-ce pas là, Monsieur, à peu près la méthode  
 Que suivent aujourd'hui nos dames à la mode ?

DERCOUR.

Vos talens sont pour nous beaucoup trop élevés.  
 Si ce sont là tous ceux que vous avez...

LA SOUBRETTE.

Ah ! j'en oubliais un d'une grande importance :  
 Je sais fort bien tirer les cartes.

DERCOUR.

En ce cas ,  
 Vous n'avez pas besoin , je pense ,  
 De chercher une place. Eh ! ne trouvez-vous pas  
 Dans votre art merveilleux une ressource utile ?

LA SOUBRETTE.

Sans vanité, Monsieur, j'y suis assez habile ;  
 Je sais de l'avenir percer l'obscurité ;  
 Mais j'ai, pour mon malheur, trop de sincérité.  
 On vient nous consulter pour avoir l'assurance  
 Des projets qu'en soi-même on a formés d'avance.  
 L'avare, le joueur, demandent des trésors ;  
 L'ambitieux veut voir couronner ses efforts ;  
 L'auteur croit de son nom remplir la France entière ;  
 Le jeune homme poursuit une riche héritière ;  
 La vieille s'est promis d'avoir un jeune époux ;  
 Tel mari de son sort cherche la triste preuve ;  
 Sa femme veut savoir quand elle sera veuve...  
 Il faut les flatter tous ; mais moi, Monsieur, mais moi,  
 Qui de ne point mentir me suis fait une loi,  
 Je n'ai dans le métier gagné que de la gloire.

DERCOUR.

Eh bien ! nous voici deux disposés à vous croire.  
 Nous parler franchement, c'est nous faire plaisir.  
 Consultez pour nous le grimoire.  
 Sur un fait qui nous touche il faut nous éclairer.  
 Aujourd'hui mon ami commence une carrière...

LA SOUBRETTE.

Oui, je sais ce que c'est.

DERCOUR.

Or, de quelle manière  
Doit tourner son projet ? qu'en peut-on augurer ?  
Doit-il s'en repentir ? doit-il y prospérer ?  
Répondez là-dessus, madame la sorcière.

LA SOUBRETTE.

Savez-vous bien, Monsieur, ce que vous demandez ?  
Les diables, qui me sont la plupart affidés,  
Me font voir, chaque jour, l'avenir sans nuage.  
Je puis, sans me flatter, en termes clairs et nets,  
Annoncer une mort, promettre un héritage,  
D'un divorce fâcheux dévoiler le présage,  
Deviner les revers, et prévoir les succès  
En fait de jeu, d'amour, et même de procès ;  
Mais, des fortunes du théâtre  
Jamais, jamais d'avance on ne peut rien savoir.  
Le diable qui s'en mêle est un diable fort noir,  
Taciturne, jaloux, quinteux, opiniâtre :  
En vain on l'interroge, et toujours sur ce point  
Il fait la sourde oreille, et ne vous répond point.

DERCOUR, au Directeur.

Elle a bien le babil d'une devineresse.

LA SOUBRETTE.

Mais, Monsieur, en définitif,  
M'arrêtez-vous, ou non ?

394    QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

DERCOUR.

Nous verrons ; rien ne presse.

LA SOUBRETTE.

Le refus n'a rien qui me blesse,  
Et j'en devine le motif.

Je comprends aisément que Monsieur craint Madame ;  
Je ne l'en blâme pas : il faut avoir la paix.  
Je prends donc mon parti sans rien dire ; et je vais,  
Souhaitant à Monsieur plus de force dans l'ame,  
Tâcher , pour me placer , de trouver aujourd'hui  
La maison d'un mari qui soit maître chez lui.

( Elle sort. )

SCÈNE X.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

LE DIRECTEUR.

Elle te lâche une épigramme  
En s'en allant.

DERCOUR.

Je le vois bien.

Elle est leste et fort décidée.

LE DIRECTEUR.

Elle m'a fait venir une plaisante idée ;  
Il ne s'en est fallu de rien  
Que je ne proposasse à la belle indiscrete  
D'essayer de jouer des rôles de soubrette.

DERCOUR.

Il faudrait qu'elle apprît l'emploi.  
Elle en a bien l'allure et le ton , sur ma foi.

LE DIRECTEUR.

Tu vois que des acteurs ne sont pas introuvables.

DERCOUR.

Oh ! le talent n'est pas commun.

LE DIRECTEUR.

Mais on peut réunir quelques sujets capables.  
Tu m'as parlé d'auteurs... Eh bien ! j'en attends un  
A dîner aujourd'hui... Si tu veux , sois des nôtres ,  
Et tu m'en diras ton avis.

DERCOUR.

Bon ! tu vas me lancer parmi les beaux esprits ?  
J'irai.

LE DIRECTEUR.

Je t'en ferai connaître plusieurs autres ,  
Qui sont aussi de mes amis.

DERCOUR.

A leur égard je vois le plan que tu veux suivre :  
A ton théâtre ainsi tu dois les attirer.

LE DIRECTEUR.

Mon cher , les Muses nous font vivre ;  
C'est à nous de les honorer.

DERCOUR.

Mais quel genre allez-vous adopter , je te prie ?  
Car on a fait courir des bruits...

396 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

Vous jouerez, a-t-on dit, opéra, tragédie,  
Et mélodrame, et parodie,  
Vaudeville...

LE DIRECTEUR.

Quelle folie!

Ces gens-là sont bien mal instruits.

Nous comptons nous borner, et c'est assez, sans doute,  
Au bon genre, au comique vrai,  
Qui satisfait l'esprit, et que la raison goûte :  
Nous allons commencer par en faire un essai.

Quand nous entrons dans la carrière,

Nous arborons pour étendard

Le nom du grand maître de l'art,

Et notre mot d'ordre est : *Molière*.

Il pare notre affiche; et nous jouons, ce soir,  
*Le Dépit amoureux*. Il faut venir le voir.

DERCOUR.

Je n'y manquerai pas. Tu t'y prends de manière!...  
On te connaît du zèle et de l'activité...

LE DIRECTEUR.

Ici chacun est plein de bonne volonté.

DERCOUR.

Tu pourras réussir; je commence à le croire.

LE DIRECTEUR.

Vraiment! c'est remporter une grande victoire,  
Que de te faire ainsi changer d'avis!

DERCOUR.

Mais qu'est-ce que j'entends?

## SCÈNE X.

397

LE DIRECTEUR.

Ce sont tous nos amis.

Oh ! quel air de cérémonie !  
Que diantre veulent-ils ?

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, tous les Acteurs et Actrices, ayant  
M. CLOZEL et M<sup>LES</sup> DÉLIA à leur tête.

M. CLOZEL.

Nous sommes réunis  
Pour venir tous, de compagnie,  
Offrir à notre directeur  
Nos complimens, nos vœux, notre reconnaissance ;  
Et nous avons fait choix d'un aimable orateur  
Dont la grâce et l'air enchanteur  
Vont nous tenir lieu d'éloquence.

( A mademoiselle Délia. )

Mademoiselle, allons, parlez.

M<sup>LE</sup> DÉLIA.

Je l'essaierai, puisque vous le voulez ;  
Mais c'est une grande entreprise ;  
J'aurais bon besoin de secours,  
Et ne me pique pas de bien faire un discours.  
Notre cher directeur permettra qu'on lui dise  
Tout simplement et de bon cœur,  
Avec l'accent de la franchise,  
De l'amitié, qu'on fait des vœux pour son bonheur :

398 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

C'est en faire aussi pour le nôtre ;  
Car l'un ne peut aller sans l'autre.

Réunis sous ses lois, sujets anciens, nouveaux,  
Nous mettrons en commun nos efforts, nos travaux,  
Pour attirer sur nous les yeux, la bienveillance  
D'un public dont le goût éclaire nos progrès,  
Dont les bontés sont notre récompense.

L'union fait la force, et produit les succès...  
Tenez, dans son discours l'orateur s'embarrasse :  
Je cherchais, pour finir, un trait de sentiment ;  
Mon directeur, tout uniment,  
Trouvez bon que je vous embrasse.

M. CLOZEL.

Bien : embrassez-la pour nous tous.

LE DIRECTEUR, l'embrassant.

Je l'embrasse pour moi.

( L'embrassant une seconde fois. )

Je l'embrasse pour vous.

DERCOUR.

C'est une scène de famille.

LE DIRECTEUR.

Tu vois, Dercour, comme entre nous  
La bonne intelligence brille.

DERCOUR.

Mais, qu'aperçois-je ici?... Voilà notre valet,  
Et l'ingénue, et la soubrette :  
Est-ce une pièce qu'on m'a faite ?

SCÈNE XI.

399

LE DIRECTEUR.

Qu'en penses-tu, mon cher ?

LE VALET, au Directeur.

Je vous rends le billet  
Pour la loge du cintre, et n'en ai plus que faire.

LA JEUNE PERSONNE, à Dercour.

Je n'ai pas de cousin.

DERCOUR.

Je comprends ce que c'est.

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Une place chez vous ne m'est plus nécessaire ;  
Je crois que j'ai trouvé mon fait.

DERCOUR.

Vous jouiez tous la comédie ;  
Vous m'avez su tromper, j'en conviens franchement.

M. ARMAND.

A son tour, François vous supplie  
De reconnaître en lui...

LE DIRECTEUR, à Dercour.

C'est un de nous... Armand.

DERCOUR, le reconnaissant.

Eh ! c'est vrai.

(Au Directeur.)

Mon ami, je change entièrement  
D'opinion ; et de ta réussite  
J'augure si bien maintenant  
Que je vais avec toi m'engager tout de suite ;  
Si j'obtiens ton consentement.

400 QUELQUES SCÈNES IMPROMPTU.

N'est-il pas encore une place  
Pour moi dans la société!

LE DIRECTEUR.

Il faudra bien qu'on te la fasse.  
Il n'est, pour un ami, point de difficulté  
Dont on ne vienne à bout. J'accepte tes services.

(A la société.)

C'est un homme à talent; je vous réponds de lui.  
Allons, mes chers amis, nous allons aujourd'hui  
Commencer sous d'heureux auspices.

M<sup>lle</sup> DÉLIA, au public.

Messieurs, que cette année où nous allons entrer  
Voie en tout vos projets et vos vœux prospérer!  
Puissiez-vous tous, Messieurs, l'avoir heureuse et bonne!  
Nous l'attendons de vous. Puissions-nous mériter  
Qu'ici votre faveur toujours nous environne!  
Et souvent, grâce à vous, puissions-nous répéter:  
Nous n'avons au public fait que la souhaiter;  
Mais généreusement sa bonté nous la donne!

FIN.